

Anne-Claire Decorvet

Licenciée en lettres, enseignante de français à Genève, Anne-Claire Decorvet a signé, avec *Un lieu sans raison*, son troisième livre. Elle a reçu le prix Georges-Nicole 2010 pour son ouvrage, *En habit de folie*, lequel a été suivi, en 2014, par *L'Instant limite* (Prix Pittard de l'Andelyn 2015). Un roman, *Un lieu sans raison* (Prix Édouard-Rod 2015 et Prix du Public de la RTS 2016), a suivi en 2015.

En 2016 paraît un nouveau roman, *Avant la pluie*.

Anne-Claire Decorvet

Un lieu sans raison

roman

Nouvelle édition revue et corrigée



camPoche

« Un lieu sans raison »
a paru en édition originale en 2015
chez Bernard Campiche Éditeur, à Orbe
Prix Édouard-Rod 2015
Prix du Public de la RTS 2016

« Un lieu sans raison »,
trois cent soixante-seizième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le soixante-dix-huitième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
de Janine Goumaz et de Betty Serman
L'édition originale avait été réalisée avec la collaboration
de Janine Goumaz, de Jade Krayenbühl, de Betty Serman
et de Daniela Spring
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Couverture : Marguerite Sirvins, sans titre,
entre 1944 et 1955, dentelle réalisée à l'aiguille,
hauteur : 95 cm. Photo : Henri Germond
Collection de l'Art brut, Lausanne, cab-564
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-414-4
Tous droits réservés
© 2016 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

À *CLAIRE*,
ma mère

À *JEANNETTE*
et MARIA

LE CIMETIÈRE DES FOUS

Ce cimetière enfanté par la lune
Entre deux vagues de ciel noir
Ce cimetière archipel de mémoire
Vit de vents fous et d'esprits en ruine

Trois cents tombeaux réglés de terre nue
Pour trois cents morts masqués de terre
Des croix sans nom corps du mystère
La terre éteinte et l'homme disparu

Les inconnus sont sortis de prison
Coiffés d'absence et déchaussés
N'ayant plus rien à espérer
Les inconnus sont morts dans la prison

Leur cimetière est un lieu sans raison¹

Asile de Saint-Alban, 1943

PAUL ÉLUARD
Souvenirs de la maison des fous

¹ Poème de Paul Éluard.
Tous les poèmes de Paul Éluard proviennent de:
ÉLUARD, PAUL. *Œuvres complètes*. Éditées par M. Dumas et
L. Scheler. Paris: Gallimard, 1968. Deux volumes. Collec-
tion La Pléiade.

DIRECTION SAINT-ALBAN

Octobre 1932

O_N m'a réveillée à 6 heures ce matin. Penchée sur moi, la garde aux yeux froids m'a saisie par le coude et m'a fait sortir de la chambre à ces mots : « Votre transfert aura lieu dans la matinée ! »

Elle a repris mon uniforme et m'a tendu une boîte en carton brun marquée à mon nom : Marguerite Sirvins. J'y ai retrouvé, soigneusement pliées, la jupe et la veste que je portais le jour de mon arrivée, il y a des siècles. Une étoffe au ton chaud, d'un doux jaune safran qui pénètre mes paumes et que je ne reconnais plus. C'étaient les vêtements que portait la Marguerite d'autrefois, celle qui préférait les talons hauts et ne sortait qu'après avoir jeté sur son miroir un sourire vague. Et l'autre visage me souriait pareillement, l'espace d'un instant nous nous regardions, puis je fermais la porte et me jetais dans la vie. Cela fait des mois que je n'ai plus croisé de miroir ni porté d'escarpins, alors je suis restée là, les mains posées à plat sur ma veste, un vide absolu dans la tête.

— Dépêchez-vous ! Le train n'attend pas.

Sur le seuil de l'asile, étouffant entre mes deux gardes impassibles, j'ai reçu la lumière crue du soleil comme un coup de matraque entre les yeux. C'était trop violent, trop soudain, cette mise à l'air libre

après des mois d'internement. Sans leurs bras pour me soutenir, je me serais écroulée sur le trottoir qui va de Font-d'Aurelle à la gare de Montpellier. J'étais un escargot brusquement tiré de sa coquille, exposé nu sous la chaleur jusqu'à ce qu'il fonde. On a décidé sans moi de mon transfert, on m'a extirpée de mon uniforme, on m'a traînée sur le quai numéro cinq, puis je me suis retrouvée assise entre mes deux gardiennes sur une banquette en bois dans un wagon de seconde classe. Seule ma partie visible est présente sur ce siège, l'autre est restée à quai, souriant dans sa jupe jaune au milieu de tous ces voyageurs dont pas un seul n'est fou.

Le train s'est ébranlé vers le nord et son rythme est entré dans ma peau. Je sens ses pulsations sur mes tempes et j'entends les roues marteler au passage des intersections :

— Ça sert...

— À rien !

Les mots tournent en rond dans mon crâne, à la cadence obstinée d'un microsillon rayé qui reedit sans fin : la rébellion ne sert...

— À rien !

L'internement, la folie, le transfert... au fond, je n'ai rien choisi ! Voilà pourquoi je suis résignée, assommée par les calmants cependant que le train progresse en prenant tout son temps. La garde à ma gauche est sur le qui-vive et celle de droite a tendance à s'assoupir un peu, bercée elle aussi par le rythme du train. Le temps s'est arrêté ; par la fenêtre, on voit répétés les mêmes peupliers, les mêmes trouées de rivière et les mêmes rochers. Moi,

j'attends le retour des mêmes images, immobile au cœur de ce manège, indifférente et sans âme.

— Un peu d'eau, mademoiselle Sirvins?

Je ne réponds rien. L'œil à la fenêtre, je me remplis des nuages et du vent, je bois les paysages. Il me vient des idées... Je pourrais me lever d'un pas vif, abaisser la vitre et sauter là, juste au tournant du viaduc, en bordure de la voie ferrée. Planer dans le vide et m'écraser plus bas, voir la mort en face et non de biais. La mort banale, à doses de Véronal, je l'ai déjà tentée trois fois; quelqu'un m'a réveillée, chaque fois. Trois essais...

— Pour rien! se rit le rythme du train.

La vitre est à portée de main. Mais me tuer requiert un effort surhumain.

Ce sera comment, Saint-Alban? Sans doute une prison, comme à Montpellier: des pavillons cerclés de hauts murs, le travail obligatoire à la cuisine ou la lingerie, les levers tôt le matin, les repas deux fois par jour, et les infirmières en uniforme. Interdit de crier, de s'agiter, sinon gare à la punition: camisole de force ou jets d'eau froide! Un instant le corps est déstabilisé, mais rien ne change à l'intérieur: une douche au fond du crâne, un lessivage du cerveau, voilà ce qu'il me faudrait! La camisole aux idées noires! Ailleurs, elle ne sert...

— À rien!

Le train prend de l'altitude imperceptiblement. Derrière moi, des mois d'internement dans les pavillons de Font-d'Aurelle! Et devant? Ce sera Saint-Alban, l'inconnue, la même prison. J'ignore où va mon train: chez les fous, jusqu'à la mort, et

après ? Si quelqu'un me disait, durant cet instant de temps suspendu, que de manière inattendue ces rails me conduiraient vers la sortie, par-delà l'enfermement, je hausserais les épaules et reprendrais mon aveugle contemplation. Gardez vos sarcasmes, à l'instant Marguerite Sirvins n'aspire...

— À rien !

En cet après-midi d'octobre, aux confins du plateau de la Margeride, un soleil étonnant traverse les érables rougis. Les mélèzes ambrés s'inclinent sur les derniers épilobes en fleurs et je me rejette en arrière. En temps normal, j'aurais salué toute la beauté du monde et ces tons d'ocre éclatés de rose violacé, mais la vitre qui nous sépare me condamne à l'exclusion.

Soudain son regard me happe et je sens couler dans mon dos la sueur glacée. Mon intime ennemi, celui que j'avais oublié, me suit donc à Saint-Alban ? Cet invisible assassin qui me colle aux talons, m'agonit d'injures et m'a pourchassée à Nice, à Mende et même à Montpellier, jusque dans ces pavillons bien gardés par des veilleuses en uniforme... Il est là, je le sais, je le sens, dans ce wagon, préparant sa vengeance et ricanant. Jamais je ne lui échapperai, bien que j'aie tout tenté pour le semer. Tout cela en vain, tout cela...

— Pour rien !

Je me tasse sur mon siège, accablée d'impuissance. Il va rouler sans fin, ce train. J'aurai toujours au creux des reins la sueur d'angoisse et dans la bouche un goût de sang. Je l'emmènerai partout, ce cri muet que personne n'entend.

— Nous sommes arrivées, mademoiselle Sirvins. L'heure est venue de descendre.

À quoi bon protester ? Je les laisserai m'emmenner sans résistance et l'infirmière, au moment de descendre le marchepied, demandera pour vérifier :

— N'avons-nous rien oublié ?

— Non, rien.

S AINT-ALBAN : depuis plus de cent ans ce nom fait frémir, dans le département. Gâteux, trisomiques ou rebelles... à tous on martèle : « Attention pépé ! Fini de rire, Casimir, ou tu finiras à Saint-Alban ! » L'équivalent du bagne ou des galères, un condensé de léproserie et d'échafaud. Le chantage opère parfois, mais demeurent les irréductibles dont la raison vacille sans qu'on en sache bien le motif. Pour ceux-là, Saint-Alban s'impose comme une fatalité.

Nul n'y vient spontanément !

De rares entrées « volontaires » s'effectuent à la demande des familles et l'immense majorité des placements d'office est décidée par le préfet. Sitôt la machine administrative enclenchée, les fous seront conduits sous la surveillance d'un gardien jusqu'à la gare de Saint-Chély-d'Apcher. Puis ils parcourront douze kilomètres en voiture avant d'atteindre Saint-Alban, village lozérien perdu sur les hauteurs à mille mètres d'altitude, entre tourbières et sombres forêts. Leur sens de l'orientation s'effrite alors qu'ils sont déjà si dérangés : partout le même horizon, devant, derrière, à droite, à gauche... coteaux vallonnés, forêts trouées de pâturages, en alternance et dix fois répétés. Ramassé contre un versant de colline, le

village est protégé des rafales, mais, au sommet du promontoire, on a planté l'asile exposé à tous les vents glacés, dominant le plateau vert et sans issue.

Deux mille habitants, six cents aliénés: voilà Saint-Alban. Des façades grises, hormis l'ancienne église en grès rouge, et des ruelles balayées par la bourrasque. Une pente raide vers l'asile, sans doute un avant-goût du calvaire. La porte grillagée dans le mur d'enceinte, quelques marches avant l'esplanade du château pour les femmes et les nouveaux bâtiments pour les hommes. Entre eux des murs, encore une fois.

Des folles au château des Morangiès! Logées comme des comtesses...

C'est que le mot prête à confusion. Ce château-là bruit de rumeurs de crimes et de sang. N'était-ce pas Léon-François qui courait le Gévaudan avec sa bête étrange dressée à tuer? Plus de cent victimes entre 1764 et 1767, égorgées, lacérées, en partie dévorées. Étranges assassinats, crimes sexuels... Qui, sinon lui, menait ce fauve inconcevable boutonné jusqu'au poitrail, cette sorte de loup revêtu des peaux de sangliers dont les chasseurs protégeaient leurs chiens? Mais peut-être était-ce une hyène ramenée de Minorque par son complice et chasseur de la Bête, Antoine Chastel...

Accablé de dettes, assassiné dans la grande salle à coups de pelle à feu par sa compagne, le comte de Morangiès avait signé la ruine de sa famille. Aussi le château s'écroulait-il doucement quand frère Hilarion décida d'y loger les folles internées à Mende, attachées jour et nuit presque nues sur la paille.

Rêve irréaliste d'un moine désargenté!

Mal replâtré, l'asile survit depuis 1821 à l'écart du progrès. Sans égouts, sans électricité, sans chauffage... Alors qu'ailleurs en France on est entré de plain pied dans le vingtième siècle, à Saint-Alban les aliénés tuent le temps dans l'obscurité de l'hiver, en uniforme et en sabots, crevant d'ennui.

Marguerite aussi végéterait, les mains sur les genoux, dans un état mental inchangé. Ce serait long! Des années assaillie d'idées noires, à se sentir nulle au point de ne plus rien tenter, murée dans le silence ou l'agressivité. Des années creuses où Marguerite ne s'occupe à rien; des années vides où l'on s'occupe d'elle si peu; des années avant d'oser se remettre en marche, quand elle aura pris de l'assurance. Et nul ne se doutait que Marguerite, avant d'échouer chez les fous, menait sa vie avec adresse, avec élégance.

Elle-même l'a peut-être oublié.

MAUVAISES PENSÉES

1890-1909

— **D**ATE de naissance ?

Il remplit mon dossier d'un air appliqué, la tête penchée sur le papier, la blouse blanche entrouverte en raison de la chaleur : un médecin que mon regard traverse avec indifférence. Après tout, ce sont mes parents qui m'ont traînée à Montpellier pour oublier mes tentatives de suicide ; ils n'ont qu'à répondre à ma place !

— Née le 30 décembre 1890, inscrit l'homme en blanc. Vous avez aujourd'hui quarante ans.

Je hausse les épaules. J'ai guetté si longtemps dans le miroir un reflet qui se dégrade au fil du temps qu'il me semble à présent que les années ne me concernent plus. Quinze ans, quatre-vingts, quelle différence... à mon âge ! Les yeux fixés sur le carrelage, je ne relève pas l'erreur et rectifie mentalement : « 29 décembre, imbécile ! », et reste inerte quand Maman baisse le menton pour un acquiescement muet. Papa ne dit rien. Pourtant, lui devrait savoir...

Ils vivaient leur premier hiver à La Canourgue où Marguerite était née par un jour de grand vent trop froid pour mettre un bébé dehors. Alors on avait remis la déclaration au lendemain, si bien qu'à 8 heures ce mardi 30 décembre elle hurlait nue dans

le bureau glacé du maire tandis qu'il prenait tout son temps, les doigts gelés, pour compléter le registre. Enfant de sexe féminin, le père agent-voyer, trente ans, son épouse Alicia, vingt-cinq ans, trois prénoms... Rhabiliez-la donc! En effet Marguerite Virginie Alexia s'époumonait, violette, entourée des témoins Frédéric Portal et François Dumas, tailleur d'habits. Signez là... jusqu'à la prochaine fois!

Parfois Marguerite avait demandé comment ses parents s'étaient aimés, rencontrés... C'étaient là des mystères interdits dont la complexité ne concernait pas les enfants, de sorte qu'elle avait fini par penser qu'ils étaient nés tous ensemble un soir d'hiver, et Charles aussi, qui la fixait, pensif, du haut de ses dix-huit mois. Leur passé ne comptait pas puisqu'ils n'étaient programmés que pour l'accueillir au monde.

— Née à La Canourgue, en Lozère, poursuit le médecin.

Puis il redresse la tête et plonge son regard dans le mien :

— Pouvez-vous me dire à quoi ressemble La Canourgue ?

Un mot qui me frappe en plein cœur. Il y a longtemps de cela, mais l'image est imprimée dans ma tête et je n'ai rien oublié des lieux les plus heureux.

— La Canourgue, eh bien, c'est un... ventre... mouillé...

Consternée, Maman jette un regard au médecin qui me fixe avec une empathie toute professionnelle.

— Mouillé, dites-vous...

Je me mords les lèvres. J'aurais dû rester muette ! Il ne comprend pas, cet étranger qui n'a jamais visité La Canourgue : un monde humide où l'Urugne et ses dérivations font tourner les moulins, charrient les détritiques, arrosent les bassins des tanneurs. Une eau rapide, enserrée dans un laciné de canaux franchis sur des ponts voûtés d'où les enfants jettent une feuille verte en pariant sur la plus rapide. Au pont suivant, les feuilles sont noyées. De l'eau partout, tumultueuse et fraîche avant de s'engouffrer sous les maisons pour émerger, quelques mètres plus loin, traversée de nouveaux ponts en enfilade.

— Mouillé, oui...

— Mais le ventre ?

Un cercle avec en son centre la cité : des façades irrégulières assombries d'un crépi ruiné par endroits, des ruelles empierrées de galets dans lesquelles on croise aussi des poules et des chevaux ; puis des fontaines et des voûtes en arceaux, des escaliers de pierre et des passages d'où l'on émerge, ébloui, face aux ponts.

La Canourgue est un monde sphérique organisé selon des arrondis toujours plus vastes. Sur l'emplacement des anciens remparts, on a construit la rue du Tour-de-Ville où vit Marguerite, une avenue plantée de maisons bourgeoises et de tilleuls où se brise la lumière, bordée elle aussi d'un arrondi presque parfait, le canal. Enfin, ceinturant la ville ronde, une barrière de coteaux sur lesquels on a planté la vigne et des jardins qui montent en pente escarpée jusqu'aux sommets.

Quand elle lève le nez depuis la place au Blé, Marguerite a l'illusion de vivre au milieu d'un ventre immense où pulse un cœur de rivière et de moulins, comme au centre d'un manège où le monde entier tourne autour d'elle, infiniment petite et pourtant convaincue de son importance.

— Une enfant si jolie et bien élevée...

— Un beau mariage en vue!

Ainsi balisé, son avenir s'étend sans surprises et sans dérives: un mari, des enfants, des ambitions confortables et bornées. Rien à voir avec cette femme de quarante ans traînée chez l'aliéniste, interrogée comme une criminelle, en proie à un sentiment d'irréalité qui confine à la folie. Est-ce bien moi, prostrée sur ma chaise, interrogée en ce moment par un inconnu qui m'étudie sans me comprendre? Qui le pourrait, d'ailleurs? Moi-même je n'y parviens pas.

— Ce ventre était-il une prison?

J'inspire à fond, tentée de le planter là, mais une insurmontable fatigue me retient de fuir en direction de la sortie. L'issue est barrée par mes parents, par des murs et des grilles. Si par miracle j'atteignais la rue, où irais-je? À La Canourgue?

Marguerite sourit à cette vision familière: une chambre sous les toits, l'obscurité qui tombe en douceur et la rivière au fond du jardin. Combien de fois a-t-elle ouvert la fenêtre avant de se mettre au lit pour écouter le bruit doux de la pluie tombant sur le canal où les deux eaux se rencontrent en crépitant? L'odeur de terre et d'herbe épanouie, du jardin qui boit la pluie, de ses cheveux bouclant

d'humidité... c'est son monde: un ventre exigü, rassurant.

— Ventre mouillé, griffonne le médecin sur un coin du papier.

PRIS d'une impulsion subite il relève les yeux : ce regard inexpressif et ces traits figés... Pourtant la tenue est soignée, le tailleur impeccablement repassé, les cheveux coiffés sous le chapeau. Le contraste est saisissant. Le soin qu'elle apporte à cultiver son aspect lisse et maîtrisé, tandis que ses yeux vides ouvrent sur une absence à donner le vertige. Où l'atteindre, et par quel biais ?

— Ce ventre mouillé... Aimez-vous la propreté ?

J'observe mes mains posées sur mes genoux, mes ongles nets. Qui n'aimerait la propreté ? Qui tolérerait la négligence et le laisser-aller qui vous mènent aux pires désordres ? Ma raison dépend d'un habit propre et d'un maintien rigide, ainsi l'extérieur agit sur l'intérieur et modèle une âme immaculée.

En réalité, combattre le désordre s'avère un effort épuisant, juste au-dessus de mes forces. Il est plus facile de laver la nappe en lin du dimanche que de se récurer l'âme à fond. La mienne a définitivement perdu sa blancheur d'origine, du moins c'est ce que répètent inlassablement les voix que j'entends depuis quelques années. J'ose dire alors, avec honte :

— Mon âme est noire.

Il semble noter dans son rapport : « âme noire ».

Elle, pendant ce temps, revoit la triste Amélie et la nappe en lin qu'elle porte au lavoir, un jour ordinaire, après les truites et le civet. L'enfance est lisse et bien tenue, dans le cliquetis de couverts et l'empilement d'assiettes à liséré d'or. Amélie gronde :

— Que de chichis pour une soupe et du poisson ! Toute cette vaisselle à relaver...

— Vous pouvez desservir le potage et nous porter les truites, ordonne Alicia.

Le dos droit face à la table et les poignets souples, en virtuoses du couteau à poisson, les enfants détaillent les filets, poussant les arêtes sur le côté sous le regard ébahi d'Amélie. Seule Diane, appliquée, tire un peu la langue. Éducation parfaite ! En secret leur mère s'en félicite : un parcours sans faute, Alicia !

— Vraiment, mon ami, vous pouvez être fier que j'aie accepté de vous épouser, lance-t-elle à Léon par-dessus la tête des enfants.

La voilà, la faille invisible ! Ils se sont aimés comment, ses parents ? Marguerite a bien perçu, dans les tressaillements réprimés de sa mère, une sourde irritation quand Léon laisse échapper le couteau plat, s'oublie jusqu'à parler la bouche pleine ; et ses bonnes manières acquises après coup, son patois quand il s'adresse aux ouvriers, la hérissent imperceptiblement.

— Moi je vous aime tous les deux, jure Marguerite avec passion.

L'enfance harmonieuse érigée sur ce décalage occulté par souci des apparences : Alicia, fille de la bourgeoisie, pensait-elle épouser ce fils de meunier ? Vous pouvez être fier, entend-il souvent. Mais je le

suis, répond Léon en silence ; un meunier que son intelligence a promu jusqu'au rang d'ingénieur a sa fierté.

— Vous pouvez sortir de table.

En silence ils repoussent leur chaise, et la bonne, avec un soupir, entreprend de tout débarrasser. Cette tache de vin, là, sur la nappe inutile... Faudra-t-il chaque semaine lessiver puis repasser le drap lourd ? Vivre les mains dans l'eau de vaisselle ou les mains glacées dans la rivière à tordre le linge ? Elle sera difficile à contenter, la patronne. Elle ignore tout des gros travaux.

— Vous changerez la nappe, ordonne Alicia.

Quoi, pour une tache ? On en changera tous les jours, ici ? Résignée, la bonne emporte aussi la nappe avec les restes, et les ballots de linge, énormes après les naissances de Lucile et de Diane, et les draps qu'on découvre au réveil, trempés...

— Si c'est comme ça, lance Amélie, je rends mon tablier !

— Pas avant d'avoir tout lessivé.

Nettoyage inutile et sans cesse recommencé ! L'aller-retour aux lavoirs du Pré-Commun, le travail éreintant qui vous casse les reins, les chansons qui glissent au fil du canal avec le savon mousseux, puis le retour sous la pluie. Mouillé, le linge pèse des tonnes, et la semaine prochaine il faudra tout recommencer.

Comme ici, dans cet asile où je suis interrogée sans répit sur ma noirceur au fond du crâne.

— Une âme noire, avez-vous dit ?

Parfois j'aurais désiré mettre à tremper mes mauvaises pensées dans le canal, les regarder fondre

et filer, se perdre dans les eaux très noires, au loin. Cela paraissait si facile entre les mains d'Amélie qui frottait, trempait, tordait, puis mettait le tout à sécher malgré la pluie. Mais peut-on se dévisser le crâne, en vider la saleté tenace et le remettre à l'endroit comme si de rien n'était ?

— Pas quand j'étais enfant. Mais depuis quelque temps...

Le médecin semble avoir la matinée pour moi ; dans le silence, il attend sans fin ma réponse si lente à émerger.

— C'est tellement difficile à laver, tout ça... sans compter qu'il faudra repasser !

Jamais je n'y arriverai, l'évidence me saute aux yeux, dans ce bureau plombé, face à ce médecin trop patient qui m'accorde tout son temps. N'est-ce pas ce que dit la voix dans mon dos, qui m'accuse une nouvelle fois de nullité ?

— Repasser quoi ?

— Ces idées noires...

Je replonge à l'intérieur de moi-même, impuissante à communiquer. Les mots, les bribes de mots ne disent rien de ce que je suis, voilà le plus décourageant. Tout cela parce qu'il a demandé si j'aimais la propreté ! Bien sûr que je l'aime, avec passion ! Avec un désir éperdu d'absolution. Mais le bureau d'un aliéniste n'est pas un confessionnal et d'ailleurs jamais je n'ai été croyante.

— Idées à repasser, note fidèlement le médecin dont le dossier se remplit d'une écriture ferme et noire, elle aussi.